

1

Elle regagnait Perpignan après de longs mois d'absence. Lorsque Léa l'avait quittée, la ville succombait aux douceurs du printemps et, malgré la douleur liée aux circonstances de son départ, elle en gardait un souvenir lumineux. Pas que la lumière lui ait fait faux-bond cette fois-ci. Au cours des derniers kilomètres, dans le train qui l'amenait à destination, l'éclat et la profondeur des paysages l'avaient absorbée. Le trajet entre Narbonne et Perpignan, ce tronçon surtout où la voie de chemin de fer semble flotter sur les étangs de Bages et du Barcarès, avait empli son cœur d'une joie rêveuse. Le visage collé à la vitre, cherchant la caresse du soleil, elle n'a pas pris en compte les grandes rides qui couraient à la surface des eaux. Dès sa descente du wagon, celle qui en est responsable se signale avec la rage de l'oubliée. Léa retrouve la Tramontane avec résignation.

Dans le hall, parmi les voyageurs en transit et d'autres silhouettes plus furtives, elle cherche vai-

nement celle de Simon. Après quelques minutes d'incertitude, elle se résout à sortir de la gare, supposant qu'il a préféré l'attendre dans l'appartement, relativement au chaud, à moins qu'il n'ait tout simplement oublié son horaire d'arrivée. La veille, lors du coup de fil qu'ils ont échangé, elle l'avait trouvé apathique et distant. Ils ne s'étaient revus qu'une seule fois depuis le drame qui, un an et demi plus tôt, avait poussé Léa à quitter la ville. Mais leurs retrouvailles étaient elles aussi placées sous le signe du deuil, puisque c'était à l'occasion de funérailles qu'ils s'étaient étreints maladroitement, Léa sous le double choc de la perte de son père et de l'apparition de son ami, Simon empêtré dans son inadaptation chronique.

Cependant sa présence l'avait touchée plus qu'elle ne l'avait laissé voir. Elle ne s'était même pas risquée à imaginer l'effort colossal que ce voyage lui avait demandé, un témoignage d'affection immense, aussi lui tarde-t-il de le serrer à nouveau dans ses bras. Ils avaient combattu l'éloignement à l'aide de conversations téléphoniques un peu absurdes, jusqu'à ce que la mise en liquidation du bar leur fasse prendre un tour plus prosaïque. Évidemment c'était son idée, lui Simon se contentait d'opiner dans le récepteur, il avait l'air décidé à tout accepter, pourvu qu'elle revienne. La mère de Léa lui avait proposé de prendre sa part sur l'héritage, elle était

éteinte, indifférente au fait que sa fille soit là ou pas. Son compte en banque enfla d'un nombre abstrait de zéro, assez en tous cas pour envisager la reprise du commerce de Lulu. Elle avait à nouveau quitté la maison familiale, essayant d'étouffer la conviction que c'était de manière définitive.

Le parvis de la gare, si quelque chose mérite ce nom, n'est qu'une masse de pavés disjoints et de gravats, parmi lesquels des barrières de chantier dessinent une échappatoire. Au-delà de l'obstacle, se déroule un tapis noir, estampillé de vélos, de flèches et de pointillés. Son regard s'y laisse glisser pour se heurter, en bout de course, au magnifique bâtiment, coupole appuyée au ciel, aux pieds duquel l'avenue de Gaulle vient mourir. Quoique l'effet soit nettement gâché par les suspensions de Noël encore en place. Léa tire sa valise derrière elle, rejoignant l'abri du trottoir.

Au niveau du bureau de tabac, le petit encart bleu où s'affiche la une la plus accrocheuse du jour retient son attention. « Une étudiante retrouvée morte dans sa chambre de Cité U ». Comme paroles de bienvenue, elle espérait mieux. Elle se détourne du panneau et effectue un demi-tour qui la replace face à la gare. Redécouvrant le *centre du monde*, abrité à présent sous une arche d'acier, flanqué de gardes du corps carnavalesques, deux

hôtels habillés de verre multicolore déjà défraîchi. A la première occasion, Léa bifurque dans une rue transversale. Son pouls s'affole tandis que la rue Courteline file droit vers des lieux qu'elle préfère, dans l'immédiat, tenir à l'écart. Coupant par la rue Béranger, elle n'est bientôt plus qu'à quelques mètres de chez elle.

Le même air de désolation, accentué par les papiers sales que le vent soulève et lui plaque aux jambes, l'accueille au seuil de l'immeuble. Elle lève la tête vers le balcon du salon, ses plantes font la gueule. Léa décide de sonner, cela obligera Simon à réagir. Quand la voix plaintive de son ami s'imisce dans l'interphone, elle décline son nom tout en cherchant les clefs. Le mécanisme d'ouverture claque et, s'appuyant de tout son poids sur la porte, Léa pénètre dans le couloir. Elle l'entend qui dévale les escaliers, et avant même qu'elle puisse entrevoir son visage mangé par les cheveux, sa main s'est emparée de la valise.

– Simon, murmure-t-elle, et elle devine, à l'imperceptible frémissement de son menton, qu'il sourit.

Elle entre dans un appartement parfaitement rangé, beaucoup mieux en tout cas que lorsqu'elle y séjournait. Un téléviseur occupe un coin du salon, avec un petit air d'infiltré qui lui déplait, mais elle

ne fait aucun commentaire. Une odeur alléchante imprègne l'atmosphère, omelette dorée à point et petits légumes à l'étouffée, un menu qui excuse largement l'absence du cuisinier sur le quai de gare. Ils mangent dans la cuisine où il fait un peu moins froid que dans les autres pièces. Les rafales de vent font vibrer les carreaux, au travers desquels des façades montrent grise mine. Mais le soleil est là, tout près, il suffit d'aller à sa rencontre. Cette perspective, plus que tout autre, ancre Léa dans la réalité de son retour.

– Allons nous promener, dit-elle en se levant de table.

Sans s'arrêter à la grimace que Simon adresse à ses pieds, elle renfile son manteau et dépose la sempiternelle vieille parka sur les épaules de son ami.

– Haut les cœurs ! ajoute-t-elle et sa main se pose un instant sur la joue baissée pour atténuer ce que sa requête a de péremptoire.

Simon bougonne un peu, tirant d'une des poches un vilain bonnet dans lequel il enfouit sa chevelure en pétard.

– Le froid, ça me donne de la sinusite, plaide-t-il devant son expression amusée.

Intérieurement, Léa savoure des détails certes insignifiants, mais qui raccommoient leur intimité. Dix-huit mois de séparation, presque autant que la période où ils se côtoyaient, jour après jour, dans

le bar de Lulu. Ils n'ont pas grand-chose de plus à partager, mais c'est déjà bien assez, au vu de leur caractère respectif. L'allusion, même intérieure, à cette époque, réveille en Léa un panel d'émotions qu'elle accueille avec réticence. Mais il n'y a rien dont on se défait vraiment, tout au plus apprivoise-t-on nos souvenirs, agréables ou pas, des pans de nos vies que l'on ne sait à quoi raccrocher et qui flottent ou se mettent en berne au gré de nos humeurs.

L'après-midi est bien avancé, l'hiver leur laisse peu de latitude, les rayons auxquels Léa aspire se rétractent inexorablement, l'incitant à les poursuivre derrière les arêtes glacées des habitations. Sur les trottoirs, les gens se pressent, le visage dissimulé par des écharpes, tout un peuple d'espions indifférents les uns aux autres. Simon souffle dans son dos, la promenade n'est pas à son goût, qu'aurait-il aimé faire ? Elle s'apprête à lui poser la question lorsqu'il prend les devants.

– Je dois passer voir ma mère...

La moue maussade d'Esther chemine dans sa mémoire, encore une de ces empreintes dont Léa aurait aimé se défaire, mais il a, à dessein ou pas, employé un terme qui laisse peu de place aux tergiversations. Elle revoit la sienne de mère, agitant faiblement la main sur le quai de gare, déjà tournée vers l'enfilade de jours inertes qui l'attendait, et le

sentiment d'impuissance resurgit. Léa n'avait pas pu partager la peine qui l'accablait en dépit de toutes les démonstrations de désamour que ces deux-là, ses parents, s'étaient données. Sa mère avait tout pris en main, les détails matériels comme le chagrin, qu'elle tenait à bout de bras, attendant le moment d'être seule pour s'y enfouir. Ce que Léa éprouvait de son côté, les pauvres tentatives qu'elle avait fait pour exprimer le poids de son propre deuil, cela fut balayé d'un geste de tragédienne qui mettait le resenti maternel au delà de tout. Quel soulagement lui aurait apporté le fait de passer la voir ? Mais elle s'est éloignée, pour cela même, parce qu'elle est incapable de composer avec ce rituel. Simon et Esther, c'est autre chose, une relation prise à rebours, la possibilité d'inventer.

– Et bien, retrouvons-nous plus tard, propose-t-elle.

Elle n'a bien entendu aucune intention de l'accompagner. Simon paraît soulagé que Léa ne l'accuse pas de désertion, après tout elle vient d'arriver, *Esther, ça pourrait attendre non ?* Mais elle a besoin d'un peu de solitude, elle en est là, déjà en manque, alors elle saute sur l'occasion.

– Ce soir, c'est moi qui cuisine, 20h, ça te va ?

Il acquiesce avec un sourire et s'éloigne rapidement. Léa reste quelques minutes à le regarder disparaître, le vert fluo de son bonnet ouvrant la

route à son corps si peu discipliné, bien que dans l'ensemble son allure se soit nettement améliorée.

Elle reprend sa marche, sans autre but que de renouer contact avec les lieux. Cependant, en débarquant un dimanche, elle a mis les pieds en pleine morosité. Une mélancolie qu'accentue encore l'agonie des sapins sur les trottoirs. Les commerces, y compris les bars, sont verrouillés, et le mouvement sur les boulevards pratiquement inexistant. Seul le regard omniprésent du maire, depuis les nombreux encarts publicitaires où il distille ses vœux de prospérité pour l'année nouvelle, la suit dans sa déambulation solitaire. Le centre-ville semble placé sous le signe d'un Big Brother débonnaire. Elle brode autour du thème un petit moment, une manière comme une autre de ne pas affronter ses pensées. Quoi qu'elle ait vécu ici, Léa est de retour, avec la ferme intention de prendre un nouveau départ.

Après dix minutes de flânerie, elle tombe enfin sur un bar ouvert. Elle s'assoit à une table et commande un café. L'image de Lulu flotte un instant devant ses yeux mais l'homme qui vaque derrière le comptoir ne lui ressemble en rien et la vision se dissipe aussitôt. Il n'y a là que quelques désœuvrés qui lui lancent des regards curieux. Pour se donner une contenance, elle s'empare du journal. Les gros titres la ramènent à l'affaire de l'étudiante retrouvée morte dans sa chambre de cité U. A l'intérieur, le

ton est un peu moins brutal, les mots choisis du moins, car leur signification, ce qu'ils dépeignent, est d'une tristesse terrible.

« La jeune fille avait préféré rester seule pour les fêtes », comment ne pas la comprendre ? Tant de fois pour sa part Léa avait désiré ça, et parfois elle y était parvenue. Le reste de l'article ne dévoile pas grand-chose. C'était une des femmes d'entretien du bâtiment qui l'avait découverte. On évoquait le suicide à mots couverts. Léa ne parvient pas au bout de sa lecture. Deux lettres – les initiales préservant l'anonymat de la victime – se mettent à cogner à sa rétine avec l'insistance d'un visiteur funeste. L'apparition d'un visage mutin couronne bientôt leur effort. Celui d'une fille avec qui elle avait fait la saison des pêches, trois ou quatre ans en arrière. Plutôt jolie, très jeune encore, elle l'avait prise pour confidente. Tandis que leurs besaces s'emplissaient de fruits aussi durs que les pierres, elle se livrait à Léa qui ne lui prêtait qu'une oreille distraite. C'est pourquoi elle ne se rappelle pas de grand-chose, si ce n'est que la fille travaillait cet été-là pour payer son permis de conduire et que, oui, elle envisageait de s'inscrire en fac en septembre. Si elle avait suivi cette voie, elle devait être à présent bien avancée dans son cursus, une étudiante parmi des centaines d'autres.

Léa ne comprend pas l'angoisse persistante qui accompagne son évocation. Elle revoit le mouve-

ment que l'autre avait pour, du dos de la main, ramener ses cheveux derrière les oreilles, et qui, des commissures des lèvres à celles des yeux, barrait ses joues de traînées poisseuses. Léa la taquinait au sujet de ces peintures de guerre, elle avait envers elle une attitude protectrice, tout en se défendant de laisser place à la moindre affection. Encore trop meurtrie pour cela. Simplement elle jugeait normal de s'en rapprocher, elles étaient les deux seules filles de l'équipe, formée par ailleurs de vieux maghrébins mutiques et de jeunes coqs bruyants également perturbés par leurs décolletés et leurs jambes nues. A force de fouiller sa mémoire, elle débusque enfin l'écho particulier d'une conversation. Au cours de laquelle sa compagne s'était plainte du manque de discernement de ses parents à l'heure de lui attribuer un prénom. « Yaele, Yaele Zante, Y Z, tu vois le truc, la queue de l'alphabet, la traîne quoi ! Qu'est-ce que j'en ai entendu à l'école à cause de ça... » Elles en avaient ri ensemble.

« C'est peut-être ce qui te pousse à te dépasser, ma belle » avait argumenté Léa et Yaele avait eu une mimique dubitative. C'est la présence de cet échange, enfoui quelque part en elle, qui l'a mise en alerte. Elle n'avait jamais cherché à revoir l'adolescente, malgré le fait de s'être installée à Perpignan dès l'automne suivant. A présent, l'idée de son corps

mince et musclé transformé en cadavre, la pensée de sa mort précoce et solitaire, la bouleversent.

Léa doit avoir l'air particulièrement sonnée car le barman se rapproche d'elle pour lui demander si ça va. La question rameute d'autres fantômes. Elle se revoit un lointain matin, pareillement tétanisée devant le journal ouvert, anéantie par une annonce stupide, et Lulu penché vers elle pour lui adresser des mots presque semblables. Comme alors, elle se réfugie derrière un sourire contraint, repliant vivement le quotidien dont la une continue cependant à la bombarder de ses caractères macabres. Rien à voir avec les deux lignes absurdes parues à l'époque, une formule qui pointait le vide de son existence et que Léa avait – de son plein gré, quoique l'alcool l'ait largement influencée – offerte à la lecture publique. A tel point obnubilée par ses états d'âme qu'elle s'était ensuite crue harcelée à cause de cette annonce. Mais les événements devaient lui démontrer qu'elle n'avait été qu'un personnage secondaire, en marge d'un drame qui la dépassait.

Elle se lève pour partir. Brusquement, le décor lui paraît hostile. Au seuil du bar, un pied déjà dans la rue, elle sent les regards des hommes fichés dans son dos. Elle secoue les épaules pour s'en débarrasser. Tandis qu'elle remonte le boulevard Clemenceau en direction de la gare, Léa croise encore la

figure grand format de l'élus et il lui semble déceler une pointe d'ironie dans son sourire carnassier. Elle n'a plus qu'une envie, se réfugier chez elle, attendre le retour de Simon